

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jeanne-Mance Delisle

André Dionne

Numéro 56, hiver 1989–1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39148ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dionne, A. (1989). Jeanne-Mance Delisle. *Lettres québécoises*, (56), 8–12.



Jeanne-Mance Delisle

interview
d'André Dionne

photos : Yves Richard

*Si le théâtre veut se consumer,
il doit d'abord naître des
racines de la terre.*

Jeanne-Mance Delisle

Il a des paysages excessifs qui vous projettent dans l'inconnu. D'autres monotones qui vous font errer sans fin. Il y a des pays arides et désespérants. D'autres pleins de rêves et enivrants. Puis, l'humeur des gens se marie à celle du paysage. Les mythes s'incarnent. L'«éternelle quête» commence. Comme si Icare s'envolait encore vers le nord... vers le soleil. Des personnages assoiffés de désirs, toujours prêts à capter le secret de chaque vie, naissent. Et Jeanne-Mance Delisle nous les livre.

A.D. — Qu'est-ce que «vivre en Abitibi», ce pays de la démesure où l'on a parfois l'impression que les gens ressemblent aux épinettes noires qui meublent le paysage?

J.-M.D. — Peut-être que les gens ressemblent aux épinettes, qu'ils sont rabougris, fermés et tassés sur eux-mêmes, mais c'est parce qu'ils sont encore dans des conditions de survie. Même si le pays est riche, si les mines se développent, on dirait qu'on est resté avec la mentalité que, chez nous, il faut survivre.

A.D. — C'est à cause de l'isolement?

J.-M.D. — C'est parce que les pionniers, qui sont arrivés pour coloniser, ont été débarqués là pas nécessairement avec la joie au cœur et avec l'envie d'y venir. Il y en a qui sont arrivés avec l'envie de coloniser un pays, mais il y en a d'autres qui étaient poussés par «la crise» et qui ont été parachutés là.

A.D. — Il y a aussi ceux qui se sont fait conter des histoires par le clergé.

J.-M.D. — Oui. Ils sont arrivés avec un Klondike dans la tête. Certains aussi sont repartis très misérables sans avoir l'envie de vivre en Abitibi. Par contre, d'autres se sont mis à aimer ça. Ils avaient de la misère, mais quand tu as gagné quelque chose, tu le gardes. L'amour est venu après.

Quelques-uns ont encore la nostalgie de la Beauce, de la Mauricie ou de leur coin de pays d'origine. Quand on parle aux vieux, ils nous parlent de leurs parents qui venaient de ces régions. Ils sont restés avec la nostalgie de l'enfance. On dirait qu'ils ont le sentiment de ne pas être à la bonne place. C'est un peu étrange. Les autres sont contents d'être passés à travers toutes ces difficultés. Ça leur a donné l'estime d'eux-mêmes.

A.D. — Dans votre roman, *Ses cheveux comme le soir et sa robe écarlate*, Luce, le personnage principal, ne témoigne-t-elle pas du malaise continu de votre région : y rester ou en partir?

J.-M.D. — C'est d'abord un être qui se marginalise. Une des têtes qui émerge de ce pays-là, sans être une figure de proue ou un étendard. Elle est incapable d'en sortir.

A.D. — Elle n'arrive pas à se décider.



J.-M.D. — À la place, elle change d'hommes. Comme si cela allait lui faire accepter le paysage ou lui donner une raison d'être là. C'est un paquet de contradictions qui fait cette être-là. Elle est ancrée, puis enracinée, mais elle dit qu'il lui suffirait d'un coup de pouce pour s'en aller ailleurs.

A.D. — N'est-ce pas la mentalité abitibienne?

J.-M.D. — Oui. Parce que les Abitibiens voyagent beaucoup. J'en ai trouvé quatorze dans une maison au Mexique. Si tu vas aux Indes, tu vas en rencontrer aussi. Et ils ont la nostalgie des pays très éloignés comme l'Australie.

A.D. — Essayez-vous de comprendre ce drame ou voulez-vous seulement en témoigner?

J.-M.D. — Je n'essaie pas de comprendre le drame des autres parce que je suis dedans. Je vis en Abitibi. J'aime y vivre et j'ai fait le choix d'y rester. Mon métier me permet de travailler chez nous. S'il y a un exode, c'est parce que plusieurs métiers ou études obligent les jeunes à s'expatrier. Et un coup que tu as traversé le parc (La Vérendrye), des fois tu ne reviens pas. C'est comme si tu avais traversé la mer avec un petit bateau.

A.D. — Pourquoi les gens n'y retournent-ils pas?

J.-M.D. — Parce que c'est trop dur. La solitude y est très grande et très belle, mais elle coûte très cher. Mais si on vit en union très proche avec son environnement, elle devient très enrichissante.

A.D. — Vos personnages semblent avoir beaucoup de difficultés à vivre cette solitude?

J.-M.D. — Ils sentent peut-être une impression d'accablement parce que c'est trop grand, un sentiment que les choses n'arriveront jamais, mais d'un autre côté, ça fait des gens tenaces, fiers et orgueilleux. Je ne crois pas que mes personnages vivent mal leur solitude. Ils sont en pleine passion et lorsque tu es dans cet état, tu ne peux pas accepter d'être dans la solitude. Tu veux vivre du feu. S'ils semblent résister, c'est parce qu'ils sont à la recherche de l'absolu. Ils sont très exigeants par rapport à eux-mêmes et aux autres. Ils ne peuvent pas être contents parce qu'ils ne rêvent pas de choses banales, de bonheurs simples. Ils ont des rêves de dimensions impossibles. C'est pour ça qu'ils sont affamés et pas contentables.

A.D. — Et ils sont toujours déçus par l'amour.

J.-M.D. — J'aime écrire sur les amours impossibles, sur les interdits et tout ce qui est hors-la-loi. C'est pour cette raison que mes personnages ne sont pas heureux. Ils ne sont pas accomplis. Tout reste à faire.

A.D. — De plus, ils ont presque tous des problèmes sexuels.

J.-M.D. — Ils ont tous des problèmes sexuels et ils ont tous des problèmes d'identité aussi. Nous avons tous eu dans notre jeunesse une éducation judéo-chrétienne. L'éducation du bien et du mal. On s'est fait rabattre les oreilles très tôt avec la pesanteur du péché. On a été brimé dans notre affection. On nous a empêchés de la démontrer. Ayant reçu une telle éducation, on est devenu presque des pestiférés. La base de l'éducation, c'est l'éducation affective et sexuelle. Et on a souffert de répression à ce niveau. C'est pour ça que mes per-

sonnages ne sont pas libres au niveau de leurs expressions, qu'ils ont des problèmes sexuels et affectifs. Parce que si tu ne peux pas t'exprimer sexuellement comme du monde, si tu n'es pas libre dans ton corps, comment peux-tu l'être ailleurs? Comment veux-tu être heureux? Tu ne peux rien faire. Tu es complètement brimé. Tu peux te faire aller la tête, avoir des échappatoires, des rêves que tu ne réaliseras jamais, mais tu ne pourras jamais t'harmoniser, te réaliser, devenir un être à part entière : en pleine possession de tout ton corps et de ton esprit. Une éducation faite d'interdits bloque l'imagination et l'expression. Ça fait des personnages *djammés*. Je pourrais parler d'autres choses, de l'incommunicabilité... pour traiter de ces problèmes, sauf que moi, je vais au but.

A.D. — Vous êtes fascinée par le primitif?

J.-M.D. — J'aimerais retourner à la source. Retourner dans le temps, au bout du monde. Je voudrais savoir, pénétrer le fameux secret de l'être primordial. Qu'est-ce que c'est? Sans mourir. Je ne sais même pas si on sait un jour quand on meurt : qui on était? qu'est-ce que c'était au début? ça me fascine.

A.D. — Est-ce cela qu'Hélène veut traduire, dans *Un oiseau vivant dans la gueule*, lorsqu'elle dit : «Même quand la mort va venir me chercher, je sais pas si c'est moi qu'on va enterrer ou une autre qui me ressemble»?

J.-M.D. — Des fois, tu te demandes, si tu es en train de vivre ta vie ou si tu es à côté. Ou si ce qu'on est en train de faire, c'est une illusion ou vraiment la vie. Ne jamais être sûr de son âme ou de son corps, ce sont des sensations effrayantes. On perd pied. Suis-je vraiment sur le sol ou bien ai-je les quatre fers en l'air? On ne sait plus.

Il me semble que l'être originel devrait être fascinant à côté de celui d'aujourd'hui. J'aimerais revenir au début pour voir si on ne s'est pas trompé de track, si on n'est pas passé à côté de l'humain. Des fois, je pense qu'on aurait eu le choix de faire un autre monde, peut-être même dix ou vingt. Je n'ai pas l'impression d'être dans le bon.

A.D. — Est-ce pour cette raison que vos personnages rêvent souvent d'un ailleurs?

J.-M.D. — Oui. Ils sont bâtis avec ma part de rêves et la part de rêves de ceux qui m'inspirent. Mes personnages ont la nostalgie de quelque chose qui n'est pas arrivé encore.

A.D. — Ou de choses qu'ils n'ont pas eues.

J.-M.D. — Regarder vers le passé ou vers l'avenir, c'est la même chose, il me semble. Si tu l'as pas eu, tu l'as pas eu. Ils sont nostalgiques de ce qu'ils n'ont pas eu et ils ne peuvent peut-être pas mettre le doigt sur ce qui leur manque. Alors, ils ne peuvent pas aller le chercher. Ils sont condamnés à tourner en rond. Peut-être aussi qu'ils ne veulent pas fournir l'effort pour l'avoir à cause du climat, de l'isolement qui ne donnent pas des ailes.

A.D. — Pourquoi y a-t-il tant de Métis dans votre œuvre? Êtes-vous Métis?

J.-M.D. — J'ai quelques Hurons dans ma lignée. Mais c'est ma fascination de l'origine qui m'amène jusqu'aux Indiens. De plus, mon père qui était toujours dans le bois avec eux, en a toujours parlé en bien. Ajoutons aussi que c'est un peuple qui a été mangé par le Blanc comme on est en train d'être mangés, nous, les Québécois «pure laine», si on continue à ne pas revendiquer notre culture.

A.D. — Pourquoi faites-vous souvent des comparaisons avec les animaux pour décrire vos personnages?

J.-M.D. — D'abord, je les aime beaucoup. Sans les dodicher. Ça m'aide lorsque je vois mes chats étendus au soleil, sans préoccupation, mais toujours en état de réagir. De plus, j'ai observé les animaux depuis mon enfance. Lorsque j'étais petite, je faisais l'école aux poules (là, j'étais très forte sur la discipline parce qu'elles étaient très indisciplinées). Évidemment, comme tous les enfants, j'ai été cruelle avec les animaux, mais ils m'ont appris beaucoup de choses sur l'humain. Ils se laissent observer, alors que les humains ne veulent pas, ils prennent tout de suite un autre air ou ils s'échappent. De plus, dans les histoires de mon père, il y avait toujours des animaux sympathiques, sauf quand le diable se déguisait en loup. Ils étaient toujours des compagnons de l'homme. Je ne peux pas envisager une vie sans animaux avec moi.

A.D. — Qu'est-ce que c'est un oiseau pour vous? Il y en a beaucoup d'images dans votre œuvre.

J.-M.D. — Ce sont les êtres les plus merveilleux de la création. J'aimerais beaucoup être réincarnée en oiseau. Pas tuable, par exemple. Un oiseau qui circulerait où il n'y a pas de permis de chasse. Peut-être un corbeau, parce qu'ils

vivent cent ans. Moi, je voudrais être éternelle.

Ils volent. Ils peuvent décoller de la terre. Ils n'ont pas de pesanteur. (Je ne peux pas m'imaginer qu'un jour la Terre puisse être désertée par les oiseaux. Ce n'est pas possible.) Ils ont toutes sortes d'attributs magnifiques, de qualités que l'homme ne possède pas.

A.D. — C'est la liberté.

J.-M.D. — C'est comme l'absence de crainte. Je vois voler un oiseau dans le ciel et, pour moi, il n'a peur de rien. Il est bienheureux. Il peut se déplacer facilement. Il est léger.

A.D. — Quel est le symbole de la tranche de baloney dans *Un reel, ben beau, ben triste* et de la tranche de steak dans *Un oiseau vivant dans la gueule*?

J.-M.D. — C'est la pauvreté. Dans *Un oiseau...*, il y en a une tranche pour toute la famille. Certains étaient assez vieux lorsqu'ils ont entendu parler de steak. D'autres en ont mangé pour la première fois lorsqu'ils ont commencé à gagner leur vie. Le baloney, c'était le «steak de jobber». Le baloney et les œufs — parce que les gens avaient des poules — c'est ce que les gens pauvres pouvaient manger. C'est une réalité. Je ne pouvais pas mettre du steak dans *Un reel...* et s'il y a une tranche de steak dans *Un oiseau...*, c'est parce qu'on a franchi un échelon de plus dans l'échelle sociale.

A.D. — Dans *Un reel...*, le thème de l'inceste ne cache-t-il pas un drame plus profond, tout en témoignant d'une grande désolation?

J.-M.D. — Le drame, il est dans la pauvreté. Si le père n'avait pas été dans ce contexte-là (renfermé sur lui, plein de misère, de déceptions, de chagrin de ne pas être ce qu'il avait pensé qu'il serait en venant là — parce qu'il arrivait plein de rêves), il ne serait peut-être pas allé vers sa fille. Il va vers elle par instinct de survie, pour faire une unité de sa famille, devenir l'œuf, mais c'est impossible. Alors, ça éclate de tous les côtés.

A.D. — Est-ce que vous avez la même attitude qu'Hélène, l'auteure dans *Un oiseau vivant dans la gueule*, lorsque vous écrivez? Elle dit à Adrien : «J'appuie mon visage contre la terre. Je me laisse bercer. J'écoute. J'attends les images.»

J.-M.D. — Intérieurement, je fais la même chose. J'ai l'impression que j'ai l'âme courbée quand j'écris. J'ai l'impression que je me prosterne pour faire venir les choses. Je me courbe vers les racines.

A.D. — Toujours dans *Un oiseau...*, Xavier demande à Hélène pourquoi elle souffre et elle répond : «Parce que tu me possèdes et que je me perds. Quel désastre d'être en amour!». Est-ce si désastreux que ça, «être en amour» pour vous?

J.-M.D. — Parce que tu perds ta liberté. Il y a quelqu'un d'autre qui possède ta pensée.

A.D. — C'est pour ça qu'elle dit à la fin : «Je reprends mon corps et mon âme, condamnée à espérer l'amour!». Mais pourquoi espère-t-elle l'amour si cela la détruit?

J.-M.D. — Elle sait très bien qu'on retombe toujours en amour. Elle n'était pas contente de l'amour qu'elle vivait mais, à la fin, elle espère encore que, peut-être un jour, elle arrivera au moins à un accomplissement sur terre avec une autre personne. Qui nous dit que ce ne sera pas le prochain qui va être le bon? Et le seul moyen d'atteindre cet absolu ou d'avoir l'illusion de le vivre, c'est d'être en amour.

A.D. — Que cherche Hélène exactement dans *Un oiseau...*?

J.-M.D. — Elle veut savoir si Xavier va rester avec elle ou s'il va s'en aller avec son frère, Adrien. Elle veut déchirer la passion en deux. Elle veut une réponse à son amour. Elle est fascinée par cette bisexualité en tant qu'auteure et en tant que femme. En fait, c'est une auteure qui veut voir si l'androgynie existe devant elle. Et elle prend le risque de tout faire craquer.

A.D. — D'après vous de quelle nature serait le rêve d'Hélène dans *Un oiseau...*?

J.-M.D. — Pour moi, le rêve d'Hélène, c'est de pénétrer le mystère des êtres et des choses par la contemplation. C'est laisser venir la révélation du monde par la contemplation des objets naturels, par l'écoute de la nature, par un retour à la vie simple. En fait, c'est découvrir le grandiose.

On a mis pied sur la Lune en affrontés, sans connaître la magie des choses terrestres, préoccupés à nous jeter dans la géhenne de l'erreur. C'est vrai qu'une erreur n'attend pas l'autre dans notre monde grossier et inconscient. On



nous dit que nos escapades dans le cosmos font avancer la science. Il ne faut pas oublier que le ciel se mire dans les cristaux et qu'on n'a pas encore percé les secrets de la Terre.

Vous allez me dire qu'on va aussi dans le cosmos pour mieux connaître la Terre, pour la voir avec une certaine distance. Cela me fait rire un peu. Ça me fait penser à un homme qui s'écartille avec la voisine pour mieux connaître sa femme. C'est un point de vue sur la perception.

A.D. — Pourquoi aimez-vous écrire sur les interdits?

J.-M.D. — C'est peut-être parce que j'ai été obéissante. Maintenant, je désobéis à travers mes personnages. Ils transgressent. Ils cherchent. Ils se révoltent. Quand je réfléchis sur mon écriture, je trouve que cette révolte-là a aussi un lien particulier avec le rythme musical de mon écriture. Il y a des brisures, des cassures. Le choc des écarts et des désaccords. Pour moi, cela aussi, c'est une désobéissance. Ça va ensemble.

A.D. — D'où vous vient ce rythme-là?

J.-M.D. — Peut-être que c'est parce que j'ai une oreille qui n'accepte pas les sons aigus et qui n'entend pas les sons très sourds. Peut-être qu'il me manque des sons et que cela crée un rythme en désaccord. Je n'ai pas analysé pourquoi j'écris sur les interdits. Est-ce à cause de la soif d'apprendre, de désobéir, d'être en dehors des limites permises? Est-ce que j'entends comme ça? Est-ce que je me comprends comme ça? Peut-être que c'est tout mon corps qui a une perception comme ça du monde? Je ne sais pas.

A.D. — Vous semblez aussi fascinée par «le jeu dans le jeu» au théâtre?

J.-M.D. — Cela me vient de mon père lorsqu'il nous racontait des histoires. Il frayait avec les héros. Je le regardais nous mimer son histoire. Il était lui-même dedans. Il était lui-même l'histoire. Et après, moi-même, je m'en racontais aussi où j'étais tour à tour dedans et en dehors. Comme il y a pleins d'histoires autour de moi et que j'ai tellement pris au sérieux celles que j'ai lues, je ne sais plus très bien si je suis dans la réalité ou dans une histoire. Toutefois, je pourrais dire que mes personnages se racontent des histoires dans tous les sens du mot.

A.D. — D'où votre amour pour le déguisement?

J.-M.D. — Oui. C'est à cause de toutes ces histoires-là. Et puis, je suis bien dans le linge des autres. Je ne deviens pas les autres personnes, mais comme un autre personnage. Quand j'étais jeune et qu'il y avait des soirées de déguisement (le mardi gras, la mi-carême...), chez nous, les femmes (il y avait huit filles, neuf avec ma mère et les amies qui venaient), elles se déguisaient et j'étais émerveillée de voir les costumes, les rires et le mystère qui enveloppaient toute la maison. Et les personnages qui sortaient de ces déguisements, me révélaient des histoires.

Et encore aujourd'hui, lorsque je vais au théâtre et au cinéma, j'entre dans l'histoire, je m'oublie complètement. À ce moment-là, je suis déguisée et il ne peut rien m'arriver. La mort ne peut pas venir me chercher là, parce qu'elle ne me verra pas. C'est une évasion pour échapper à la vie quotidienne, banale, et aussi pour échapper à la grande fin. □

Œuvres publiées

Un oiseau vivant dans la gueule, théâtre (1987)*. (Prix du Gouverneur général du Canada 1987)
N.B. Cette pièce sera jouée au Théâtre de Quat'Sous en janvier 1990.

«L'Ivrognesse», théâtre, dans *Le Centre d'essai des auteurs dramatiques. 20 ans*, Montréal, VLB éditeur, 1985.

Ses cheveux comme le soir et sa robe écarlate, roman (1983)*.

Un reel ben beau, ben triste suivi de *Y est midi, Pierrette et Florence, Geneviève, Martha*, théâtre (1980)*.

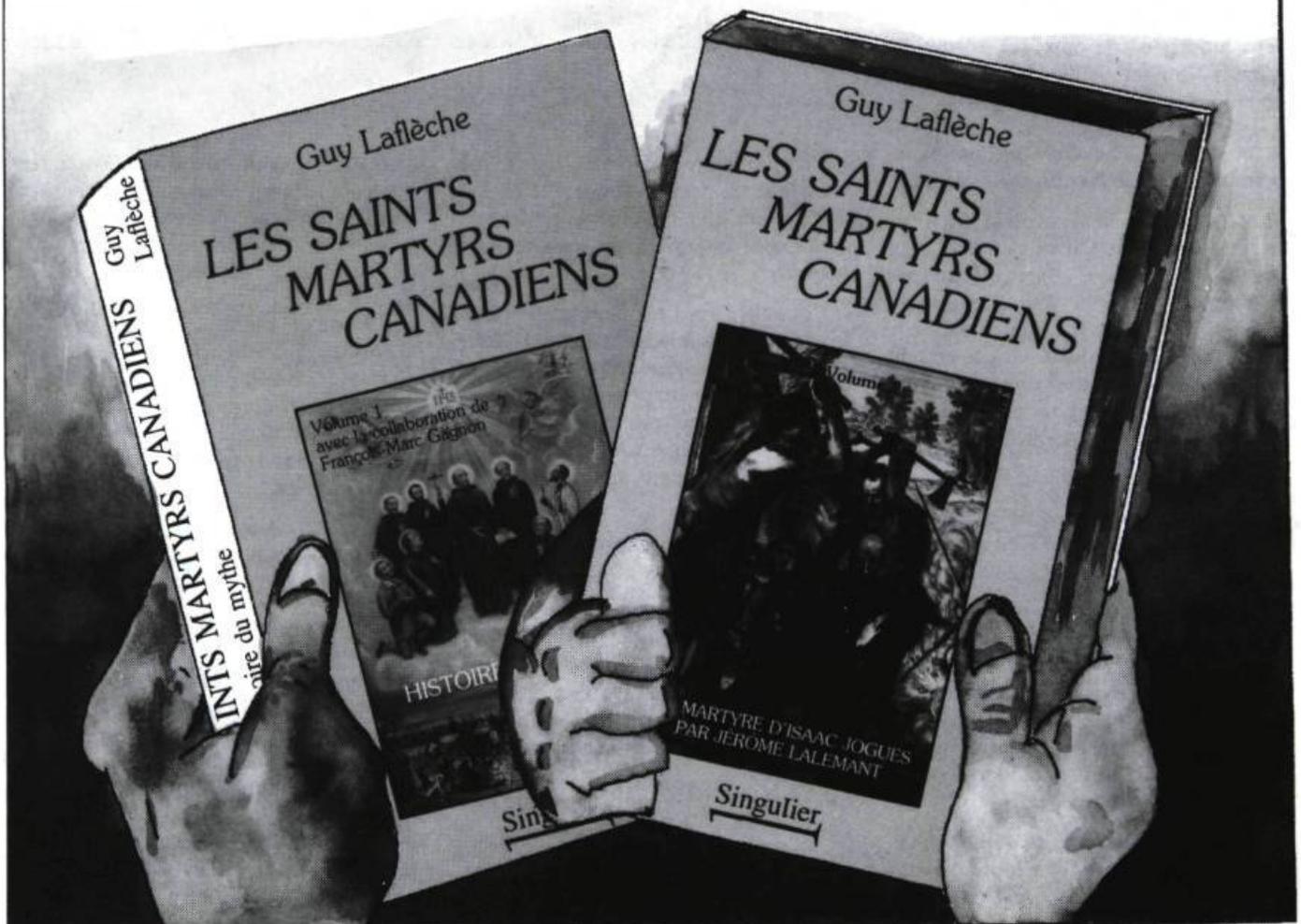
* Ces titres ont été publiés aux Éditions de la Pleine lune.

Singulier

Les Éditions du Singulier: 30, place Giroux; Laval, Qc; H7N 3J2

Série de cinq volumes reliés. Deux volumes parus: vol. 1, 366 p., 35\$; vol. 2, 332 p., 30\$. Les volumes 3 et 4 à paraître en 1990 et 1991 peuvent être achetés par souscription jusqu'en décembre 1989 au prix de 25\$.

En librairie
et chez l'éditeur où on paye par chèque,
mandat, crédit N/C ou Visa.



AVIS: Les Éditions du Singulier Ltée considèrent que cet ouvrage sur les Saints Martyrs canadiens s'adresse à un public adulte et averti, car il contient des scènes de violence, l'exposé de comportements sadomasochistes et des analyses critiques de conduites religieuses.